BnF Gallica

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Académie des sciences et lettres de Montpellier. Auteur du texte. Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier. 1972.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78–753 du 17 juillet 1978 :
– La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci–après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
– La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112–1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

– des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
– des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux–ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341–1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Zp 50432

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER
(1706 - 1972)

NOUVELLE SERIE TOME 3

Zp 50432 | 1972, 3

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

BIBLIOTHÈQUE LETTRES UNIVERSITAIRE D'AIX

1972

MONTPELLIER

1972

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Séance du 27 novembre 1972

RECEPTION de M. Raymond ALQUIE

M. Claude Romieu, présidant la séance, demande à M. Raymond Alquié, élu membre de l'Académie, à la Section de Médecine, le 28 février 1972, en remplacement de M. le Professeur Alexandre Aimes, décédé, de lire son remerciement.

Discours de M. Raymond Alquié

Messieurs,

Je vous remercie sincèrement de m'avoir fait le grand honneur de m'accueillir dans le sein de votre Académie, mais je ne peux, cependant, vous cacher ma surprise devant ce choix que ne justifient ni mes qualités universitaires, ni mes titres, ni mon œuvre médicale.

Peut-être avez-vous seulement voulu honorer en moi le descendant de nombreux médecins qui, depuis près de trois cents ans, ont exercé leur art dans les plus pures traditions de notre Ecole et dont le dernier, chirurgien, fut l'ancien du Professeur Tedenat à l'Internat de Lyon, avant de succéder à son père à Canet, dans l'Hérault, où il exerça la médecine, sa vie durant, de façon absolument gratuite...

Ou bien avez-vous désiré accueillir en ma personne, le dernier représentant de ceux qui, tel le Professeur Ardin-Delteil, les Docteurs Abadie et Sicard et tant d'autres, allèrent porter dans cette Algérie Française, création du génie de notre pays, les vertus de notre Ecole et de notre Patrie... je ne sais... mais si tel était votre but, sachez que votre hommage me touche particulièrement, car j'ai effectivement laissé le meilleur de moi-même sur ce sol généreux marqué seulement

des vestiges de la Grandeur Romaine et maintenant de l'empreinte de la France, qui avait, en un peu plus d'un siècle, réveillé cette terre endormie, recréé une civilisation latine et chrétienne, donné vie à une province Française que le monde hélas ! nous enviait.

Dans cette œuvre civilisatrice, qui fut l'œuvre commune de tous, les médecins ont joué un grand rôle : grâce à eux les épidémies disparurent, la morbidité et la mortalité diminuèrent dans de telles proportions que la population autochtone : kabyle, arabe, israëlite et européenne, qui habitait l'Algérie de 1830, alors sous la domination Turque, décupla en cent trente ans.

Je dois dire que ces médecins étaient animés par un idéal missionnaire et qu'ils étaient soucieux, dans tous les actes de leur vie, de porter témoignage des vertus de fraternité, de liberté, de charité, qualités essentiellement **Françaises et Chrétiennes : Quelle tâche exaltante fut la notre ! ...**

Vous comprendrez qu'après plus de vingt ans passés ainsi nous ayons laissé une partie de notre cœur sur cette terre que nous avions contribué à féconder de notre sueur, parfois de notre sang, toujours de notre amour...

Mais sans doute, dois-je plus simplement cette distinction à l'amitié bienveillante que me portent beaucoup d'entre-vous qui furent mes maîtres, mes camarades, mes condisciples et toujours de merveilleux amis.

Quelle que soit la raison de votre choix, je vous en remercie ; mais cet honneur sera bien lourd à porter **car on ne peut avoir la prétention de succéder au Professeur Alexandre Aimes, on ne peut que s'honorer de l'avoir approché,** tant ses qualités étaient nombreuses et éminentes.

Madame, Mesdames, Messieurs,

LIQUENDA TELLUS ET DOMUS ET PLACENS UXOR disait Horace : il te faudra quitter la terre, la maison et l'épouse qui te plait..... un dimanche de juillet 1970 le Professeur Alexandre Aimes quittait la terre, la maison, l'épouse qu'il aimait ainsi que ses enfants, ses amis, ses collègues, ses élèves, ses

malades... tous ceux qui étaient sa raison de vivre, tous ceux à qui il avait consacré sa vie.

Il avait pourtant résisté durant des années à la terrible et inexorable maladie dont il n'ignorait rien, acceptant ses souffrances, ne perdant rien de ses qualités, de son exubérance, du sentiment du devoir à accomplir jusqu'au bout..... il avait succombé à son tour, sans une plainte, à celle qu'il n'avait cessé de combattre pendant sa longue carrière de Médecin.

Une foule immense, silencieuse et émue, accompagnait deux jours plus tard ce corps maintenant privé de vie mais qu'avait habité un enthousiasme débordant, une volonté de fer, un immense courage, une intelligence exceptionnelle, une rare culture et une infinie bonté.

Quant à moi, absent de Montpellier depuis près de vingt cinq ans, j'avais retrouvé le Professeur Alexandre Aimes, au cours d'un banquet de l'Internat où il ne manquait jamais de venir prendre, chaque année, un bain de jouvence, ainsi que l'a écrit un de ses pairs... Je le reconnus tout de suite .... il n'avait pas changé : toujours la même vitalité, le même regard bleu aigu, rieur et bon, la même voix au timbre chantant et chaud, les mêmes gestes.

A la fin du banquet, après le traditionnel discours du président en exercice, plus ou moins chahuté selon la coutume, jeunes et vieux le réclamèrent en scandant affectueusement son prénom et, sans se faire prier, très simplement, il vint au micro, comme chaque année, lire une suite de propos malicieux sans s'exclure lui-même de sa douce raillerie... et pourant il souffrait déjà dans sa chair, il savait qu'il lui faudrait bientôt quitter tout ce qu'il aimait, mais il puisait dans son indomptable courage et **dans sa foi** la force de rire et de faire rire les autres de ses malheurs.

Alexandre Aimes naquit à Montpellier le 21 septembre 1888, rue Jean-Jacques Rousseau, dans l'ombre de l'austère et magistrale Faculté de Médecine et des tours imposantes de la Cathédrale : Toute sa vie fut marquée dès sa naissance, par ces deux symboles.

Fils d'un savant archiviste, il accompagne très tôt son père à la Tour des Pins où se trouvent encore les plus vieilles archives municipales de France ; il y acquiert le goût de la recherche, de la documentation précise et l'attrait de la culture.

Voisin de ses parents, le Professeur Grasset venait souvent leur rendre visite et l'éclat de ce grand Médecin fut sans doute pour beaucoup dans sa vocation médicale.

Il ne lui restait plus, comme l'a écrit le Professeur Cadéras de Kerleau, qu'à suivre sa famille, lors de visites charitables à l'hôpital..., pour entendre l'émouvant appel de la souffrance humaine.... et c'est ainsi que commença une des plus parfaites carrières médicales et universitaires, une vie magnifiquement remplie dont je vais essayer de vous faire percevoir la grandeur, en insistant davantage sur sa conception personnelle et humanitaire de son art que sur ses innombrables et remarquables travaux, sur ses titres et les distinctions qui les récompensèrent.

N'a-t-il pas dit, en effet, au cours de sa leçon inaugurale, véritable profession de foi : Probité d'abord, la Chirurgie exige des mains pures et puis citant Pline : CUM ARS SUMMUM SIT, TAMEN INGENIUM ULTRA ARTEM EST, marquant ainsi que si l'art est, dans le domaine des réalisations, la chose suprême, l'esprit créateur est encore au-delà.

Sa carrière Hospitalo universitaire fut brillante :

- Major du P.C.N. en 1907
- Externe des Hôpitaux en 1908
- Aide d'histoire naturelle en 1910
- Il est reçu au concours d'Internat en 1911 ; c'est dans le Service du Professeur Tedenat qu'il s'initia à la chirurgie, séduit, ainsi qu'il l'a écrit, par la droiture de l'homme, par la valeur du clinicien et par la virtuosité de l'opérateur.
- Interne du Professeur Forgues, ce maître l'a associé à la rédaction de traités chirurgicaux de réputation mondiale.
- Chef de clinique du Professeur Estor en 1913 ce grand patron, qui fut un homme de bien et de devoir, décela vite ses qualités exceptionnelles et décida de sa carrière universitaire.
- Assistant du laboratoire d'anatomie pathologique de l'Institut Bouisson-Bertrand en 1919.
- Professeur agrégé de chirurgie en 1929.
- Chargé du cours de pathologie chirurgicale de la Clinique de Propédeutique en 1932.
- Professeur sans chaire en 1939.
- Professeur de clinique Gynécologique en 1944 il atteint la consécration en succédant au Professeur Massabuau à la tête de la clinique chirurgicale en 1950.

- Entre temps il avait parcouru des étapes nombreuses et diverses, ce qui lui avait permis d'acquérir les connaissances les plus complètes dans de très nombreuses disciplines.
- Il avait aussi été nommé Chirurgien des Hôpitaux et de l'Institut Marin Saint-Pierre ou, d'abord auprès du Professeur Estor puis, après le départ de son Maître, il prend une part très active à sa fondation et à son épanouissement..... mais laissons un moment la parole à son élève, Monsieur le Professeur Bories Azeau lorsqu'il eut l'honneur d'inaugurer la plaque qui témoigne de son œuvre magnifique dans cet établissement qui fut vraiment sa maison.... "En dévoilant cette plaque, disait Bories Azeau, je me permets de vous convier à un hommage du souvenir envers celui qui fut si longtemps l'âme de cette maison ; jamais, à vrai dire, depuis qu'il nous a quittés, je ne l'avais senti aussi présent parmi nous qu'à cette heure ; j'entends ses pas alertes résonner dans nos couloirs et dans nos escaliers enjambés au pas de charge, j'entends sa voix claire nous gratifier d'un de ces "bonjour jeune homme" dont le timbre l'a immortalisé auprès de ses proches, j'entends encore, à l'occasion de notre fête annuelle, ses propos simples et affectueux à l'adresse de nos jeunes enfants.... Je le revois surtout consoler d'un geste, d'un regard, d'un mot, les tristesses, les émotions, les désespérances que son heureux caractère ne pouvait tolérer". Ainsi en quelques phrases éclatantes de vérité le professeur Bories Azeau campait ce maître adoré de tous.

Son activité chirurgicale s'était orientée précocement vers l'orthopédie pour laquelle il conserva toujours une prédilection particulière ; ses travaux consacrés à l'Héliothérapie, à la Météoro-pathologie, à la Climatologie biologique et médicale, dont certains avec le Professeur Bétoulières, le rendirent célèbre et firent l'objet de nombreux ouvrages faisant autorité en la matière. Mais son esprit curieux de tout ce qui touchait à la vie et à la médecine l'amena à travailler dans tous les domaines de cette discipline : citons ses travaux sur la chirurgie du grand épiploon, sur les varices, sur les tuberculoses chirurgicales, sur les anastomoses artério-veineuses avec le Professeur Terracol, sur "les pièges de la chirurgie en diagnostic et thérapeutique" avec le Professeur Forgues... cette œuvre immense fit l'objet de près de sept cents publications et d'une vingtaine d'ouvrages dont le plus populaire fut son traité sur les "syndrômes rares et peu connus" auquel il travailla jusqu'à ses derniers jours, qui fut réédité quatre fois et qui devint vite le compagnon fidèle des praticiens et des étudiants.

Président ou Membre de plus de trente Sociétés Savantes Françaises et étrangères dont l'Académie de chirurgie, ancien président de notre Académie ou il fit de nombreuses et brillantes communications, membre de la Société des gens de lettres de France pour son œuvre littéraire il fut aussi le rapporteur et le Président

de nombreux congrès nationaux et internationaux.

Il obtint une trentaine de prix et de distinctions honorifiques, il fut fait officier de la Légion d'honneur en 1968, obtînt la croix de guerre 1914-1918 avec citation à l'ordre du régiment et la Croix de guerre 1939-45 pour sa courageuse conduite dans la clandestinité : le soldat avait, comme le médecin, fait tout son devoir, volontairement, courageusement, mais sans en retirer la moindre fierté.

Il fut enfin l'artisan du jumelage Montpellier-Louisville et se dépensa sans compter pour en assurer le succès.

Mais lorsque l'on parle de l'œuvre d'Alexandre Aimes on oublie toujours beaucoup de choses : ce rapide survol ne donne qu'un faible aperçu de sa vie si remplie, si courageuse, toujours aidé par une foi ardente et une vocation médicale qui ne s'est jamais démentie.

Il fut aidé par une compagne admirable dont la vie est indissociable de la sienne ; elle fut l'épouse des bons et des mauvais jours, elle l'aida souvent au cours de ses interventions, car il lui est arrivé, au début de sa carrière, et comme cela se faisait souvent alors, d'opérer au domicile des patients : son épouse avait soigneusement préparé la chambre opératoire en la tendant de draps stériles, l'avait assisté au cours de l'intervention et, cette dernière terminée, ils repartaient tous les deux, non sans avoir, parfois, discrètement laissé un billet sur le coin de la cheminée, car Alexandre Aimes était le **désintéressement personnifié.**

Cette épouse qu'il n'appelait que "maman" lui a donné un fils et trois filles mais le malheur ne les épargna point et seulement deux d'entre elles réjouirent jusqu'à la fin son foyer avec ses gendres dont l'un est médecin et cinq petits enfants dont plusieurs poursuivent en ce moment de brillantes études médicales.

Alexandre Aimes et sa compagne marchèrent ainsi, la main dans la main, sur la même route, pendant près de soixante années de bonheur.

Je voudrais essayer maintenant de préciser les pensées de ce maître en analysant sa conception de la vie, en particulier de sa vie de médecin, de chirurgien, dans laquelle il excella.

C'est d'abord à la vie exemplaire de ses parents et à cette heureuse ambiance familiale qu'il attribue sa façon de concevoir la vie.

Les exemples reçus de ses maîtres et de ses camarades parmi lesquels on peut citer les Professeurs Tedenat, Forgues, Estor, Riche, Giraud, Boulet... le fortifièrent dans cette idée que la "Chirurgie est à l'ordre de l'Intelligence".

Cette discipline, écrit-il, confère un pouvoir discrétionnaire effroyable, et, pour bien la servir, elle exige de nombreux devoirs : devoir de préparation technique, certes, mais aussi intellectuelle et morale, devoir de perfectionnement car il faut toujours progresser et pour cela sacrifier maintes joies et jouissances dont les autres hommes peuvent profiter librement.

Le professeur Aimes parlait ainsi il y a plus de vingt ans à une époque ou les techniques d'information et de recyclage n'avaient pas atteint la perfection qu'elles ont aujourd'hui.

Mais disait-il, pour pouvoir progresser il faut posséder une vaste culture et un esprit bien formé.

La perfection technique vient de celle de l'esprit disait Tuffier ; or, s'il est vrai, surtout de nos jours, qu'un bagage scientifique est indispensable pour comprendre toutes les acquisitions nouvelles et faire bénéficier les malades de tous les progrès de la science il ne faut pas oublier que les humanités enrichissent l'intelligence, donnent la souplesse dans le mouvement de la pensée et par la même une connaissance plus complète et plus profonde de l'homme.

Il est de bon ton aujourd'hui, disait Alexandre Aimes, de médire de la culture pour glorifier l'action, mais l'action sans la culture n'est que désordre : "formé par cet humanisme occidental, disait-il, résultat de l'amalgame des civilisations Gréco-Latines et Judéo-Chrétiennes qui insère cette donnée spirituelle dans un corps de chair, le chirurgien, dans le colloque singulier qui l'unira à son malade sera sensible, au-delà de l'atteinte physique, à son inquiétude, à sa détresse morale, au souffle intérieur qui l'anime".

Sans aller jusqu'à dire avec Gui de Chauliac que la première qualité d'un chirurgien est qu'il soit lettré, Alexandre Aimes pensait avec Malgaigne qu'un chirurgien ne doit pas être seulement adroit mais doit avoir un esprit fait de telle façon qu'il puisse, tout en gardant une complète maîtrise de soi, prendre des décisions rapides et sûres, modifier sa technique selon ce qui se passe au cours de l'intervention, chaque opération étant différente de la précédente même si l'indication est la même.

De même que l'indication opératoire doit procéder de manœuvres intelligentes, de même l'acte opératoire doit répondre aux mêmes critères et souvent dans un temps extrêmement court.

L'action est à l'ordre de l'intelligence et l'intelligence est nourrie par la culture, par cette culture classique souvent trop délaissée de nos jours, qui perfectionne ses facultés d'adaptation par cette gymnastique intellectuelle logique et rationnelle.

Mais Alexandre Aimes aimait aussi rappeler cette phrase de Vauvenargues "c'est peu de chose d'avoir de l'esprit quand on manque d'âme" et cela constituait la seconde exigence d'une bonne médecine, d'une bonne chirurgie.

La chirurgie, disait-il, demande une grande probité, basée sur notre seule responsabilité morale : Le Chirurgien doit être assez hardi pour décider d'une indication opératoire, assez documenté pour en apprécier les risques et les avantages, n'obéir qu'à sa conscience ; il doit être aussi désintéressé et charitable.

A ces qualités qu'il possédait au plus haut degré le Professeur Aimes alliait une grande modestie car la seule ambition qu'il eut jamais était celle de mieux faire.

Il sut aussi former des élèves et leur inculquer ses conceptions, des disciples qu'il aimait comme ses enfants et qui le vénéraient comme un père ; ils poursuivent aujourd'hui son œuvre et sentent toujours dans tous les actes de leur vie professionnelle son invisible présence.

C'est à ces élèves qu'il a transmis le flambeau qu'il a porté pour le plus grand honneur des siens, de ses amis, de notre Faculté, de notre Académie toute entière.

Ce sont eux qui sont désormais les dépositaires de son message, de ce message magnifique grâce auquel, aujourd'hui, Alexandre Aimes est avec nous, parmi nous.

REPONSE DE M. Hervé HARANT

Vous nous avez ému, Monsieur, en évoquant parmi nous la présence réelle de notre confrère regretté le Professeur Alexandre Aimes.

Chacun ici pourrait verser au dossier de sa généreuse humanité le témoignage sincère de sa sympathie admirative, de sa cordiale reconnaissance, tant chacun a bénéficié de son enseignement, de ses conseils avisés, de son érudition polyvalente, de son immense bonté, de son jugement toujours indulgent, voire de son exubérante catalyse.

J'ai eu le bonheur pendant plus de quinze ans de siéger à ses côtés à l'Assemblée de la Faculté : jamais, je ne l'ai entendu émettre une parole hostile et même simplement désobligeante sur un de nos collègues, alors même que les inévitables compétitions ne devaient favoriser ni sa propre promotion, ni celle de quelqu'un de ses élèves.

Comment oublierais-je ses leçons de Propédeutique chirurgicale dans le vieil hôpital St Charles, alors qu'à propos d'une simple fracture de la clavicule, était brossée à grands traits, l'histoire de l'esthétique de l'épaule dans la statuaire grecque. Et combien ai-je appris de détails intéressants quand Alexandre Aimes préparant les fascicules de son glossaire si précieux consacré aux **"Syndromes rares ou peu connus"** le Maître venait discuter avec moi de la terminologie des Maladies tropicales aux appellations vernaculaires si baroques du tsutsugamuschi et du tokelau à l'opilaçao et aux caratés. Nous aimions tous les deux la langue latine. Je me permis un jour de lui dire que pensant à lui, me revenaient à la mémoire les adjectifs de la troisième déclinaison... "prudens, sapiens et fortis". Oui, **prudens,** dans le sens d'avisé, avisé dans le diagnostic, dans le pronostic, dans l'indication thérapeutique ; **sapiens,** non pas comme l'entendait Linné quand il a nommé notre espèce en oubliant qu'un grand nombre de ses représentants n'a que peu émergé du primate qui dans le lointain passé nous a légué sa morphologie, mais **sapiens** en tant que nanti de cette sagesse supérieure, qui envahit le domaine de l'âme et celui de l'esprit, de cette sagesse génitrice de l'intuition, qu'il faut considérer comme un raisonnement éclair issu chez les privilégiés d'une sommation de connaissances engrammées en bonne place ; **fortis** enfin, essentiellement, courageux dans la droiture de son civisme et de son message de chirurgien, courageux aussi dans la souffrance, gardant dans la douleur la sérénité du juste que Dieu reconnaît et auquel il tend une main secourable vers le mystère de toute béatitude.

Prudens, sapiens et **fortis,** comme à notre maître disparu, ces mots — notre Compagnie a très légitimement pensé en vous accordant l'unanimité de ses suffrages, qu'ils s'appliquaient à vous, Monsieur, quand elle a connu le médecin, le philanthrope, l'homme enfin héritier d'une noble et solide tradition.

Vous êtes né le 22 mai 1912 à Carcassonne où votre père avait été nommé Professeur de Sciences au lycée de cette ville. Cet homme de bien et de savoir de souche héraultaise très ancienne avait fait apprécier de tous ceux qui l'ont approché ses qualités d'intelligence, de bonté de culture solide et diaprée, de droiture sans défaillance.

Votre père fit ses études secondaires au petit séminaire de Montpellier ; c'est dire avec les habitudes de l'époque que ses parents le destinaient à la prêtrise ; d'après l'abbé Chazot, qui fut son condisciple, le jeune collégien était de tous, le plus digne d'y accéder. Mais sa vocation était ailleurs : si l'adolescent, sérieux et travailleur, louait la qualité de ses maîtres, il déplorait leur peu de goût pour les sciences. Aussi bien, prépara-t-il presque clandestinement la baccalauréat, cachant sous son pupitre les livres adéquats.

Dans le temps minimum requis pour ce genre d'études supérieures, il acquit à la sortie du secondaire la licence en sciences physiques et la licence en sciences mathématiques. Nonobstant, toute sa vie durant, votre père conserva un goût prononcé pour la culture classique ; sachant le grec et le latin, il gardait en ces matières un pouvoir de lecture facile ; il savait par cœur plusieurs odes d'Horace, qu'il aimait réciter à l'occasion. De ce temps là, on ne se demandait pas si cette érudition polyvalente était immédiatement rentable, efficace, fonctionnelle comme on dit aujourd'hui ; on aimait l'art pour l'art et l'esthé pour l'esthé ; au surplus la fréquentation du beau n'est jamais inutile. De fait, Joseph Alquié pédagogue remarquable savait donner à son cours de physique une portée philosophique et critique, dinstinguant avec soin en tout énoncé ce qui venait de l'expérience et ce qui avait pour source la convention. Ainsi nous a parlé de lui son fils aîné, votre frère, notre éminent ami Ferdinand Alquié, un grand philosophe de ce temps que notre Compagnie s'honore de compter parmi ses membres. Au surplus, cet homme, universitaire modèle, gardien de la tradition, manifestait sans cesse le désir de comprendre le nouveau, de saisir le mouvement de vie, dans lequel se mèlent à chaque instant le matériau hérité du passé et les perpétuelles inductions créatrices.

Malheureusement ce père exemplaire allait vous quitter précocement, avant de réaliser son rêve de se retirer à Montpellier. Vous voici donc dans le climat

affectif de votre frère et dans l'atmosphère de chaude tendresse et de compréhensive indulgence d'une admirable mère, que nous avons eue la joie de connaître dans sa maison de Canet, où notre pensée respectueuse va la rejoindre, puisque son grand âge ne lui permet pas d'être parmi nous ce soir. C'est dans cette terre héraultaise de Nébian à Clermont que l'on peut lire dans une droite lignée d'honorables bourgeois, que l'on peut retrouver toux ceux, qui portent témoignage de votre personnalité, de vos tendances, de vos prédispositions, en bref de votre préadaptation réactionnelle à votre "biotope" singulier où comme l'eut dit avec sa verve percutante notre maître Vires de votre "tempérament hygide".

Dès la fin du XVIIe siècle, un de vos ancètres prénommé comme vous Raymond, chirurgien, épouse une clermontaise Isabeau Aubrespuy et dès lors, agriculteurs, drapiers, tisserants fidèles à la noblesse artisanale se succèdent à Clermont, Nébian, Aspiran au service de la terre et de la tradition rurale. Cependant Antoine Alquié vers 1722 est encore chirurgien, tout comme son frère lui-même maître en chirurgie à Montpellier. Nous retrouvons aux environs de 1810 un Jean André Alquié, chirurgien à Nébian, père de Ferdinand Alquié, votre propre grand-père. Et toujours, chez chacun de votre lignage, à côté de la profession première, apparaît le souci d'agrandir le patrimoine : on retrouve dans les dispositions testamentaires de vos aïeux le legs d'une vigne, d'une olivette, de quelque tènement de la vieille terre languedocienne.

Mais que seraient les plus saines hérédités, les dons les plus riches du "génome", si à chaque instant un acquit incontestable, provenant des interactions de nos individualités vivantes avec le milieu qui nous entoure, n'intervenait pas en modelant et remodelant sans cesse la personnalité de chacun de nous. On a voulu voir dans les êtres les effets du hasard. La définition du vivant se bornerait donc, au kaléidoscope d'harmonieuse apparence des petites particules géniques. Oublie-t-on que la vie n'est que mouvance perpétuellement induite ? Ce qui ressemble au hasard, c'est le cadavre du vivant, que nous essayons sans cesse de décrire, c'est le destin écrit à posteriori dans une notice nécrologique, c'est le lendemain de ce qui fut ; ce n'est jamais le moment créateur messager de ce qui sera ; nous constatons des effets et nous croyons tenir les causes ; oui ! le moment de vie est presque insaisissable, nous ne savons jamais si la finalité interne d'un point fera de lui un élément d'un vecteur rectiligne, celui de la circonférence d'un cercle, d'une parabole, d'une hyperbole ou mathématiquement d'une courbe plus indocile.

Aussi bien désormais, votre environnement sera celui de notre école :

bachelier ès lettres en 1930, titulaire du certificat P.C.N. en 1931, vous allez pendant six ans, acquérir des titres hospitaliers et universitaires, dans une maison qui fut celle de ma jeunesse. C'est pourquoi, ce n'est pas, sans émotion nostalgique que je vais suivre votre cheminement en des lieux qui, à tous les deux, nous sont chers.

Externe des hôpitaux de Montpellier dès 1933, vous êtes reçu en 1935 au difficile concours d'Internat, vous classant désormais parmi les meilleurs étudiants de l'Ecole. Au cours de cette carrière hospitalière, vous fréquentez durant votre externat les service de Jean Margarot, de Paul Delmas, de Joseph Vires, autant de maîtres de haute culture, qui ont participé durant de longues années aux travaux de notre Compagnie ; puis vous devenez interne d'Emile Jeanbrau, d'Etienne Leenhardt, de Jules Euzière qui vient de nous quitter, enfin vous êtes appelé à collaborer avec les professeurs Gaston Giraud, Albert Puech, Marcel Janbon. Que de découvertes quotidiennes pour vous auprès de ces éminents cliniciens : quelle généreuse ambiance intellectuelle et humaine ! quels guides pleins de sagesse, qui n'eurent pas de mal à susciter votre enthousiaste soif de savoir et à ouvrir toute large devant vous l'avenue de la grande médecine traditionnelle. Aussi quand le 9 juillet 1937 vous prononciez le serment d'Hippocrate, les mots avaient pour vous le sens profond qui définissait la mission que vous aviez rêvé d'accomplir ; ils signifiaient pour vous la précellence de l'analyse clinique, la prudence et l'opportunité des indications, la découverte, à chaque instant, derrière le malade d'un homme "totius substantiae". Avec conscience désormais, vous feriez bénéficier le patient confiant, de votre art de convaincre, d'encourager ; vous ne cesseriez d'apporter aux infortunés, singulièrement en abordant votre carrière de phtisio-pneumologue, un permanent message d'espérance et pourquoi ne pas le dire un quotidien message d'amour, de cet amour même, comme l'écrit Léonard de Vinci, qui naît à chaque instant d'une connaissance mutuelle.

On s'étonnera peut-être que le brillant interne du concours de 1935, se décide déjà en 1938 à quitter l'Ecole, qui aurait pu, avec honneur, le conserver et l'adopter. C'est qu'en vérité, les exigences de la vie étaient impérieuses pour vous et il fallait précocement livrer la bataille de tous les jours. Heureusement pour faciliter votre entrée dans la carrière, vous aviez été remarqué par le meilleur des maîtres le professeur Marcel Carrieu ; trop heureux d'accueillir chez lui un élève déjà initié à la clinique des maladies infectieuses, il vous avait offert la place de moniteur au laboratoire d'Hygiène dès 1936.

Voici, Monsieur, un nom qui nous rapproche ; plus qu'un nom, une

tutelle indulgente et courtoise autant que généreuse et efficace. Pourrais-je oublier que le professeur Carrieu, le premier, dans notre maison me confia un enseignement d'épidémiologie des maladies transmissibles et que la même année dès 1933, j'avais l'honneur d'être reçu par lui au fauteuil que j'occupe ici.

Grâce à l'enseignement précis et consciencieux de ce maître tellement dévoué à chaque instant à ses étudiants, qu'il ne perdait jamais de vue, vous obtenez brillamment le Diplome d'Hygiène et de Législation sanitaire ; peu après, vous êtes reçu second au Concours destiné à recruter vingt inspecteurs adjoints départementaux d'Hygiène et vous êtes nommé à Dreux dans l'Eure et Loir.

En quittant Montpellier, vous emportiez déjà titres et récompenses souvent fort enviées.

Vous aviez participé à l'enseignement à la Faculté, dans les hôpitaux, dans les écoles d'infirmières. Vous étiez l'auteur ou le coauteur de publications diverses, dont les plus importantes concernaient les maladies contagieuses : rougeole, diphtérie, oreillons, varicelle, scarlatine ou les maladies transmissibles spirochétose ictéro-hémorragique, brucellose. Lauréat des bourses Pierre Faurie, des bourses nationales, vous aviez également obtenu une bourse d'études aux stations hydrominérales. La Faculté vous avait décerné le Prix Swezicki en 1936 pour un mémoire relatif aux "relations existant entre les caractères biologiques du bacille diphtérique et les manifestations cliniques de la maladie", mais aussi vous étaient attribués le prix de thèse et le prix de la meilleure scolarité. Enfin l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier retenait pour son prix Jaume en 1938 votre dissertation sur "le rôle du terrain dans les maladies infectieuses" qui dénotait bien votre fidélité à l'Ecole.

A Dreux, à côté de votre charge d'Inspecteur adjoint de la Santé, vous deveniez Médecin chef du dispensaire antituberculeux et Médecin inspecteur des Ecoles. Voici donc le brillant étudiant de Montpellier inscrit dans son destin ; épris de médecine sociale, pneumophtisiologue confirmé après un séjour en qualité d'assistant au sanatorium de St Hilaire de Touvet, vous vous installez à Oran en 1940.

C'est là dans notre France du Maghreb que pendant un quart de siècle vous allez sans compter donner, servir, apaiser les souffrances, rayonner, défendre les hommes dans le domaine médical, médico-social, voire politique : ce n'est pas aux Jardins d'Académos, où vous pénétrez aujourd'hui que les disciples de Platon

eussent négligé de deviser sur le destin de la République. Dès lors, le nombre de vos titres s'accroît soulignant précisément la multiplicité de vos activités quotidiennes et consacrant leur efficacité. Je cite au hasard que le Docteur Raymond Alquié médecin phtisiologue devient membre de la Commission médicale départementale, qu'il s'occupe activement sur le plan médico-social de la lutte antituberculeuse, de l'Education sanitaire, qu'il préside le comité d'Hygiène d'Oranie et la commission administrative du centre hospitalier ; élu à la mairie d'Oran, le nouvel adjoint est délégué à la Santé publique et à l'Assistance et j'en passe !

Le souci d'informer, de secourir, de protéger vos concitoyens ne cesse, Monsieur, de vous préoccuper : vous organisez la lutte contre les maladies infectieuses, vous consolidez les services de protection antirabique et l'on sait combien la rage est une grave nuisance en Afrique du Nord ; vous mettez sur pied des campagnes de désinfection, de dératisation, de désinsectisation, vous créez des dispensaires et un sanatorium diurne, le troisième existant dans le monde.

En même temps, votre culture polyvalente vous invite à accepter la présidence de la Commission des sites et monuments historiques d'Oranie ; aussi bien êtes vous de ceux qui ne séparent pas l'esthétique de l'éthique.

Vous rassemblez vos compatriotes du Languedoc dans une Amicale qui raffermit les liens entre les originaires de cette province et qui accueillera les jeunes militaires de votre pays natal mobilisés en Oranie.

Cependant vous aviez épousé Mademoiselle Bergamo, très solidement attachée à la terre d'Algérie et de cette union était née Marie Christine. Vous devenez chevalier de la Légion d'Honneur, chevalier de la Santé publique ; le Rotary Club d'Oran vous accueille parmi ses membres.

Vinrent hélàs ! les heures douloureuses qui déchirent votre cœur, dilapident votre patrimoine, menacent votre vie même et celle de vos proches, détruisent la plupart de vos réalisations.

Vous n'hésitez pas : vous allez mener le combat jusqu'au bout. Je vous connais, Monsieur, vous n'entendez pas raillerie ; fi de la démagogie, des abandons facilement consentis. La pureté de vos convictions, l'efficacité de votre action, l'inébranlable fidélité à toux ceux que vous avez aimés et servis, à tous ceux qui vous avaient donné leur confiance exaltent votre vertu !

Virtus ! ce mot que potaches encore nous cherchions dans le

dictionnaire latin pour essayer de définir les nuances qui séparent ses deux sens français : vertu et courage. Vous devenez le centurion au glaive étincelant et vous vous engagez dans la bataille !

Hélàs ! dans la géhenne de l'humiliation, dans l'opprobe durement ressenti du malheur national, depuis trente ans au moins par deux fois, les Français les plus traditionalistes, peut être les mieux élevés dans le sentiment de l'honneur, les plus aimants de la mère patrie avec une tendresse d'autant plus émue que ses enfants souffrent et meurent, par deux fois les Français ont eu à choisir entre des options, à tel instant de l'histoire opposées, et dans le déroulement impétueux du destin, options toutes deux nanties du cher souci de la permanence de la patrie. Les jugements des hommes pressés, médiocres, contagieux ont – souvent à l'abri des coups du sort – donner raison à tel ou tel clan, se plaisant à creuser des rivalités, peut-être même à attiser les querelles avec l'ironie cruelle et perverse qui émane souvent hélàs de notre pauvre nature humaine. Mais à la balance divine, celle de toute justice, jamais ne seront rejetés dans l'Erèbe, ceux qui sans forfanterie, ni forfaiture, sans égoïsme et sans profit ont cru à l'honneur et au bonheur de la Patrie !

La catastrophe survint et meurtri comme vos camarades rapatriés, vous nous revenez : seuls votre province natale, l'ambiance de votre jeunesse studieuse, l'amitié et l'estime de tous ceux qui vous connaissaient ou qui ont appris à vous connaître, l'engagement de Marie Christine dans l'avenue de votre joie, pouvaient vous redonner confiance en la vie ; sur le seuil retrouvé des paradies perdus pouvait luire à nouveau l'espérance !

Montpellier, ville enchanteresse, vous accueille à nouveau ; son lido irradiant de lumière, sa garrigue aduste, mais palpitante de fragrance, tout vous rappelle les paysages d'en face que vous avez été contraint de quitter ; vous retrouvez à Canet l'impérissable tendresse de votre mère gardienne du passé. La confiance renaît peu à peu : vos camarades d'internat dont plusieurs sont devenus des maîtres de notre Ecole ouvrent les portes de leur service à votre fille en même temps qu'à vous-même ; ainsi Marie Christine a le grand bonheur aujourd'hui d'être votre élève et vous éprouvez la pure joie de prodiguer une tutelle affectueuse à la plus chère et la plus charmante des disciples.

Les malades ont vite fait de prendre le chemin de votre cabinet de consultation : les infortunés en détresse perçoivent rapidement et reconnaissent l'auréole de bonté. Vous êtes de ceux, de qui émanent d'invisibles quanta de générosité compréhensive ! le vrai don de soi, quoi qu'on dise, n'est jamais perdu

dans le vide ; quelque part en un point d'humanité se retrouvent pour quelques uns les séquelles des bonnes actions. Dans l'incroyable frénésie de l'affairisme et de la vitesse, le supplément d'âme est finalement perçu, qui vient consoler et aider ceux qui croyaient l'avoir appelé en vain.

Le Rotary Club de Montpellier vous compte parmi ses membres ; l'unanimité de vos pairs vous confie la présidence que vous exercez durant l'année en cours 1972-73. Là comme ailleurs, chacun est conquis par votre aménité, votre intelligence, votre franchise.

Vous regroupez vos camarades rapatriés, vous les défendez avec ferveur sur le plan national, régional, voire municipal puisque une majorité de montpelliérains vous accorde ses suffrages. Ainsi vous prenez place parmi nos édiles et dans ce palais de verre qu'est le nouvel Hôtel de Ville, vous continuez inlassablement à œuvrer pour vos concitoyens. Si je fais allusion au matériau de notre maison commune, c'est pour en vanter l'éclat et la transparence et non — évidemment — pour en redouter la fragilité.

Et voici l'homme, que l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, me fait l'honneur de recevoir ce soir. Prenez place, Monsieur, vous êtes le bienvenu, je sais que vous participerez à nos travaux, que vous aimerez nos discussions : qu'il vous plaira d'entendre nos échanges de vue, que vous ressentirez le plaisir de l'intelligence et la joie de l'amitié de nos chers lundis. Enfin le mot d'amitié ! savez-vous que la seule contrainte que j'ai éprouvée en lisant mon propos, c'est de m'être soumis au protocole académique et de vous avoir sans cesse nommé "Monsieur". J'espère que pareille obligation ne se reproduira pas. S'il vous reste quelque chance d'être accueilli encore dans quelque illustre Compagnie de serviteurs de l'esprit celles que j'ai de vous y recevoir se traduiraient par une éventualité aussi infiniment improbable que le fait pour un chimpanzé de dactylographier spontanément par une série de hasards "l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans".

Aussi bien, cher et nouveau confrère, redevenez désormais notre ami, et grâce vous soit rendue de votre présence parmi nous.

M. le Président prononce ensuite le propos suivant

Mes Chers Collègues,
Mesdames,
Messieurs,

Je dois le grand honneur et le plaisir de présider notre Compagnie pour la Réception de M. Raymond Alquié, en l'absence de notre Président en exercice Monseigneur Raffit et à celle prévue en principe du Capitaine de Vaisseau Sicard, "mon futur prédécesseur" pour emprunter au style académique de Paul Valéry. Une délicate attention à l'égard de ses Collègues Médecins, malgré sa présence aujourd'hui lui a fait maintenir de me céder la place.

Qui pouvait mieux que vous, mon Cher Collègue et Cher Maître, accueillir dans notre Académie l'homme d'esprit et de cœur qu'est Raymond Alquié, attaché à l'action bienfaisante par une longue tradition familiale et issu de générations fixées sur les rives de l'Hérault ?

Vous avez, au cours de vos propos, rappelé les bienveillantes attentions de notre Maître Marcel Carrieu : il le fut pour nous trois, à diverses occasions de nos carrières, qui nous rapprochèrent de lui. La hauteur de pensée et l'élégance de vos propos, le ton affectueux que vous avez su prendre à l'égard de notre nouvel ami dans cette Maison, lui ont été certainement droit au cœur et vous venez de voir l'accueil que lui a fait la brillante Assemblée venue pour vous entendre tous deux.

Depuis l'automne 1935 qui nous réunit tous deux dans le Service de notre Maître Emile Jeanbrau une longue amitié nous a rapprochés. Dès le choix suivant, comme Interne pour vous, comme Externe pour moi, je vous suivais Monsieur, dans le Service de notre Maître M. le Professeur Albert Puech. Puis ce fut la vie d'internat avec son animation parfois turbulente, mais bien plus souvent laborieuse. Vous me permettrez de rappeler la correction de votre Thèse Inaugurale dont l'imprimeur avait par quelques caprices et fantaisie de reliure de ses feuillets, lorsque nous l'examinions à la veille de votre soutenance, provoqué votre inquiétude ! Depuis ce temps déjà lointain, notre amitié était restée constante, mais, ces dernières années, nous avons à nouveau collaboré dans diverses activités, suivant l'esprit qui anime toutes vos entreprises ; je suis heureux de l'accueil qui vous est fait aujourd'hui en rentrant dans cette Académie.

Celui dont vous venez de faire l'éloge, en recevant son fauteuil, fut, aussi comme pour vous, mon Maître.

C'est lui en outre qui m'accueillit dans cette Compagnie, le 29 juin 1959, lorsque je succédais à Vincent Riche.

Ce fut une occasion de plus pour lui, de montrer avec son brio coutumier et son érudition si largement puisée à toutes les sources possibles la richesse de sa pensée et sa passion du savoir. Il avait vraiment fait sienne la belle maxime, tirée d'un vers de Térence :
— **"Homo sum : humani nihil a me alienum puto."**

Dans sa Réponse, à mon Remerciement, il avait rappelé, d'ailleurs pour le contredire en médecin savant et bienfaisant à la fois, ce mot de Bergson : "quand on a passé sa vie à chercher le vrai, on s'aperçoit qu'on l'eut mieux employée à faire du bien".

Vous avez dit, mes Chers Collègues, tout ce que fut sa vie et son œuvre de Médecin, d'enseignant de notre Faculté, d'écrivain médical ou à l'occasion philosophe.

Je voudrais seulement, et à titre d'exemple pour tous nos Membres, et plus particulièrement pour notre Section de Médecine, rappeler combien il fut digne du fauteuil qu'il occupait par son activité dans cette Académie.

Nos Annales témoignent du grand nombre et de l'intérêt de ses communications ; mais ce palmarès ne peut refléter, encore, sa fidélité à nos réunions et la part toujours active, souvent étonnante de connaissances originales, qu'il prenait aux discussions faisant suites aux communications de nos collègues.

Vous entrez, Monsieur, dans ce XVIe fauteuil de la Section de Médecine, qui, depuis sa création en 1847 a vu successivement s'y illustrer le Professeur RECH, puis le grand COMBAL, ensuite René LEENHARDT père du Professeur Etienne LEENHARDT dont je fus le dernier interne, puis du Docteur CAIZERGUES DE PRADINES avant d'être animé, il y a vingt ans, par Alexandre AIMES.

Ces gloires de la Médecine ne pèseront pas sur vos épaules ; elles vous stimuleront au contraire dans votre vie Académique.

Ces œuvres de tradition, tel ce flambeau transmis à travers les siècles, aident à dominer la cruauté de la disparition des Etres dans la caducité de la matière, en consacrant la pérennité de l'esprit.